

Siberia

Un archipel de Goulag intérieur

Anne-Christine Loranger

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2021). Siberia : un archipel de Goulag intérieur. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 25–25.



SIBERIA

UN ARCHIPEL DU GOULAG INTÉRIEUR

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Abel Ferrara est un vieil habitué des personnages controversés et tourmentés qui tentent de survivre dans un monde sombre. Son *Pasolini* (2014) en est un excellent exemple, ainsi que *Welcome to New York* (2014) où Gérard Depardieu interprétait un personnage directement inspiré par Dominique Strauss-Kahn, au sein de troublants abandons éthyliques et érotiques.

Dans *Siberia*, présenté en compétition au Berlinale 2020, Ferrara délaisse son New York natal et le Bronx où il a tourné *Bad Lieutenant* (1992) et *King of New York* (1990) pour les terres enneigées des montagnes sibériennes. Willem Dafoe y est Clint, un ermite américain vivant de la vente d'alcool de son bar fréquenté par des trappeurs. Clint tente d'échapper à son passé et surtout au fantôme de son père, célèbre chirurgien qui l'emmenait enfant dans des expéditions en traîneau à chiens sur les plaines glacées de l'Alaska. Une rencontre quasi mortelle avec un ours suivie d'une nuit avec une jeune Russe enceinte nous entraîne rapidement sur des chemins oniriques et hallucinatoires. Nous suivons Clint dans son voyage sur des routes subconscientes remplies de jalons réels ou imaginaires de son passé, de visions fébriles, de cauchemars et d'horreurs corporelles. Des falaises glissantes, à un camp de la mort russe, à une grotte remplie de malades mortellement atteints, les premiers tableaux semblent tout droit sortis d'une toile de Hieronymus Bosch. Les huskies

de Clint sont ses compagnons silencieux toujours présents alors qu'il traverse une série de rencontres avec ses fantômes.

Hanté par les souvenirs de son ex-femme, de son fils (joué par Anna, la propre fille de Ferrara) et de son enfance malmenée, Clint décide un soir de s'affronter et entame un voyage en traîneau à chiens dans les solitudes gelées. Rêves, souvenirs et imagination l'amènent avec ses chiens au cœur d'une grotte où il devra gravir les montagnes russes de sa psyché, un véritable goulag de l'esprit habité du fantôme de son père, mais aussi de présences démoniaques. De là, Ferrara nous projette dans une vision cosmique d'une nébuleuse où s'impose la figure d'un husky, avant de nous faire retomber dans une tente de Bédouin dans le désert, puis au sein d'une rencontre avec un magicien dans une forêt. «Je m'intéresse à la magie noire», dit Clint en guise d'introduction. «Votre raison est un obstacle», annonce le magicien. Le réalisateur nous donne ici la clé de son film, c'est-à-dire l'idée de ne pas chercher à raisonner et de se laisser couler dans la non-linéarité et les jeux du subconscient. À la science du père, pétrie de froide précision et de stérilité bleue, Ferrara oppose les forces primordiales, brutales et sensuelles d'un monde flamboyant. Au scientifique, il confronte le magicien.

Les images de montagnes enneigées et d'animaux baignant dans une lumière verte donnent à *Siberia* une atmosphère glauque

de fin du monde. Peu enclin aux explications, le réalisateur dit qu'il n'a pas essayé de créer un scénario parfait, mais de collectionner les images et de puiser dans la mémoire, en vue d'engendrer des possibilités, de remettre en question sa façon de penser et de créer une expérience suffisamment vitale et transparente pour qu'elle trouve un écho auprès du public. *Le livre rouge* de Carl Gustav Jung, riche en archétypes, a d'ailleurs servi au réalisateur pour la création de ses scènes. C'est un voyage intérieur, un archipel du goulag qui se visite d'île en île et de démon en démon.

Siberia reprend des images classiques de quêtes telles que *L'odyssée* d'Homère ou *L'enfer* de Dante et leur insuffle un élégant langage cinématographique en vue de créer sa propre version d'une voie vers la rédemption. On peut cependant regretter que son scénario comporte autant de phrases clichées, que ses personnages féminins restent anodins et anonymes et que son montage coupe parfois le fil de la prestation de Willem Dafoe. L'acteur américain, qui a désormais passé le cap des 100 films, donne tout ce qu'il a (ce qui est considérable) dans ce film complexe et non linéaire qui risque d'en irriter plus d'un. Mais ceux que l'esprit humain, dans ses méandres, continue de fasciner trouveront un écho dans cette œuvre habitée par une quête archétypale et une touche de bizarrerie bienvenue au milieu des histoires convenues du cinéma actuel. ▲